

Mémoire effacée

L'amour d'une sœur

Du même auteur

Autobiographies

À fleur de peau, Éd. Amazon, 2020

Le Venin ou l'Abandon d'une mère, Éd. Amazon, 2020

Je ne vous appartiens pas (tome 1), Éd. Librinova, 2020

Une mère au bord de la folie (tome 2), Éd. Amazon, 2020

Une famille atypique (tome 3), Éd. Amazon, 2021

Quand le voile se lève (tome 4), Éd. Amazon, 2021

J'ai mal à ma mère (tome 5), Éd. Amazon, 2022

Poèmes

Un cri, Éd. Amazon, 2020

Cœur céleste, Éd. Amazon, 2020

Romans

Mémoire effacée, Éd. Librinova, 2020

Le Combat pour la liberté, Éd. Amazon, 2020

Rien que toi et moi, Éd. Amazon, 2021

Possession, Éd. Amazon, 2021

Je te vois, Éd. Amazon, 2021

Que Dieu lui pardonne, Éd. Librinova, 2022

Il n'en restera qu'une, Éd. Amazon, 2022

Sous tension Éd. Amazon, 2022

Guide

Autisme et automutilation, Éd. Amazon, 2021
*Liberté Financière : Une femme libre et indépendante
en partant de rien* Éd. Amazon, 2022

MAYA

Mémoire effacée

L'amour d'une sœur

Copyright © 2020 Maya
Tous droits réservés.

18,50€

Dépôt légal : juillet 2020
ISBN : 79-8662826359
Achevé d'imprimer en France

Avertissement

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

*Aux victimes enfermées dans le silence qu'on leur
impose.*

La mémoire fait partie de notre être : oublier, c'est mutiler son âme, c'est dessécher son cœur ; oublier, c'est cesser d'être homme.

Henri-Frédéric Amiel

Marie

Les filles débarquèrent une à une chez Marie, qui les attendait avec impatience, excitée par une soirée rien qu'à elles.

Gaëlle avait ramené des boissons ; Romane avait acheté les bougies ; Hélène et Florence avaient ramené de quoi manger. Sabrina avait ramené le plus important : une planche de ouija.

— Vite ! Vite ! les pressa Marie, qui était impatiente de découvrir les secrets de ses ancêtres.

Allait-elle découvrir des choses que seuls les fantômes sauraient lui dévoiler ? Elle souriait aussi largement que sa joie était grande de toucher du doigt la frontière entre le réel et les rêves, d'approcher l'invisible à travers des expériences surnaturelles.

— Tout le monde a tout pris ? interrogea Sabrina. Tant mieux ! Alors, on peut aller dans le grenier comme convenu !

— Oui ! *Dans le grenier, nous serons au calme, et l'effet sera du tonnerre ! On sera dans l'ambiance...

Il était tard. Il faisait sombre. Seule la pleine lune illuminait le ciel d'une clarté presque inquiétante.

Elles montèrent directement au grenier de la maison de campagne. Le parquet de la vieille longère grinça. On sentait le vent souffler dehors. Les jeunes filles, toutes lycéennes bientôt majeures, installèrent leurs victuailles, grignotant un peu en riant des dernières nouvelles du lycée.

— Tu savais que le professeur de maths était amoureux de la prof d'espagnol ? ! s'exclama Romane. Je les ai vu se coller devant le parking du lycée juste avant de prendre le bus, tout à l'heure !

— Non ! déplora Gaëlle. De toute manière, elle a tout pour elle. Tu as vu comment elle est fringuée ?! Attends, il y a des mecs de ma classe qui passent leur temps à ricaner et souffler dans les cours des propos monstrueux que je n'oserais même pas répéter à son sujet. Ils aimeraient tous se la faire, à les écouter ! C'est horrible ! Comme si on était un morceau de jambon à se mettre sous la dent !

— Dites, ce n'est pas pour vous presser, mais on peut commencer ? questionna Marie, qui trépignait d'impatience.

Sabrina donna les ordres pour installer correctement les bougies.

— Quelqu'un a pensé aux allumettes ?

— T'inquiète, j'ai un briquet sur moi, la rassura Romane.

— Tu fumes ? s'étonna Florence. Je croyais qu'on s'était promis de ne pas tomber dans ce vice !

— Désolé, mais à force de voir mes parents et ma grande sœur fumer comme des pompiers, j'ai pas résisté.

— Traîtresse ! Et notre clan ? Et notre pacte ?!

Les jeunes filles étaient liées par leur sentiment d'être atypiques et de ne pas ressembler aux autres filles de leur lycée. Marie se sentait pour sa part encore plus singulière que ses amies.

— Oh, ça va !

— Je rigole ! T'as plus qu'à t'arrêter avant que cela t'empoisonne les bronches.

Sabrina s'éclaircit la voix.

— Je peux récupérer le briquet, s'il te plaît ? demanda-t-elle.

— Ah oui, le briquet ! Tiens !

Sabrina alluma une à une les bougies entourant les jeunes filles qui formaient un cercle autour du oui-ja et de sa goutte.

Leurs mains sur la « goutte », Sabrina psalmodia des paroles destinées à mettre l'objet en contact avec la planche gravée de chiffres et de lettres afin de pouvoir communiquer avec les esprits. Lorsque le pointeur bougea sous les doigts de son amie, Marie fut prise d'un frisson qui lui parcourut l'échine et remonta jusqu'en haut de son crâne. Allait-elle avoir les réponses à ses questions ? À sa solitude ? À son sentiment qu'un être lui manquait ?

Les mouvements de l'objet faisaient frémir d'excitations ses camarades, qui riaient en tremblant à la fois. Marie était muette. Pour elle, il s'agissait de plus qu'un jeu. Pour ses amies, cette soirée n'était autre qu'une invitation à se faire des frayeurs, à s'amuser. Seule Marie savait réellement ce que cette soirée suscitait comme espoir.

— Qui veut commencer et poser la première question ?

— Moi, dit Gaëlle, à mes ancêtres, à ma mémé qui a vécu chez nous jusqu'à mes dix ans. Elle me manque.

— Esprit, es-tu là ? Nous entends-tu ? interrogea solennellement Sabrina.

Les jeunes filles posèrent leurs mains toutes ensemble sur le ouija pour que l'esprit puisse converser avec elles au travers de la tablette en bois et des inscriptions gravées dessus. Timidement, le pointeur se mit à se déplacer lettre par lettre pour former mot par mot une phrase. À chaque mouvement du pointeur, Hélène et Romane poussaient de petits cris tout en se regardant avec cet air désarmé de qui s'interroge sur la réalité de ce qu'il voit. Était-ce réel ? Qui donc bougeait le pointeur ? Mais personne n'osa parler tandis que le message se profilait. Seule Gaëlle sentait ses yeux s'humidifier au fur et à mesure qu'elle voyait les lettres apparaître :

« Pleure pas. Je aime. »

Les yeux de Gaëlle se mirent à briller : le sourire aux lèvres, elle était rassurée de l'amour de son aïeule. Les jeunes filles l'entourèrent avec sollicitude, puis Sabrina demande à quelqu'un d'autre de poser une question.

Florence recherchait des traces de son arrière-grand-père disparu au front pendant la Seconde Guerre mondiale et dont on n'avait jamais retrouvé de trace.

— Pépé Robert ? Tu es un soldat inconnu. J'ai tant de questions à te poser. Tu as disparu, et mémé a été inconsolable, parce qu'elle n'a jamais pu t'enterrer. Pépé, toi qui as fait la guerre, où est-ce que tu te trouves ? Où as-tu disparu ? Tu es pour moi un héros de guerre, et je voudrais tant pouvoir faire quelque chose !

Le pointeur se mit à frémir puis à glisser vers les chiffres. Tous les yeux étaient rivés sur l'objet qui révélait peu à peu le secret que Florence cherchait tant. Personne n'en perdait une miette. Le silence était lourd. Marie retenait sa respiration à chaque lettre ou chiffre qui formait le message. Elle observait ses congénères, et elles avaient l'air aussi ébahies qu'elle. Florence tremblait au fur et à mesure que se profilait la réponse. D'excitation ? De peur ? D'angoisse ? De joie ?

*« 14 juin 1940. Poitiers. Gare. Sous
Bombes. »*

Même s'il n'y avait aucune chance de réhabilitation pour cet homme, pour Florence, ce fut comme un soulagement de savoir que son ancêtre n'était finalement pas disparu ni mort pour rien, puisque mort pour la France.

— Tu as ta réponse, maintenant, conclut Sabrina. Il n'est pas si inconnu que ça. Tu peux être fière de ton aïeul.

— Merci.

Sabrina observa les visages émus de ses amies. La séance faisait son effet. Cela ne faisait que les souder encore plus dans le sentiment d'être à part.

— Vous voulez continuer ?

Les jeunes filles opinèrent du chef quand Sabrina les regarda une à une.

— Quelqu'un a soif avant que l'on continue ?

Marie acquiesça. Elle avait la gorge sèche. Comme si toute vie s'était retirée d'elle, impatiente mais effrayée par la voix d'outre-tombe qui semblait prendre forme sur une simple tablette en bois. Elle ne savait pas encore par quelle magie ces voix se révélaient, mais elle voulait y croire. Que demander, puisqu'elle ne savait pas ce qu'elle cherchait ? Des mystères étaient à l'œuvre dans sa famille, mais aurait-elle des réponses ce soir ? Et comment demander aux fantômes ce qu'elle ne pouvait formuler ? Elle ne savait même pas si la personne en question était encore en vie.

Marie sentait les larmes lui monter aux yeux alors que ses amies hurlaient de joie et de terreur à la fois, découvrant tour à tour l'amour ou le destin de leurs ancêtres.

Lorsque la séance reprit, Sabrina demanda au prochain de présenter sa question. Personne ne répondit. Était-ce la peur ? L'angoisse ? Les filles en avaient-elles assez de faire semblant d'y croire ? Alors, Sabrina se jeta à l'eau :

— Je voudrais parler à ma grand-mère. Puis-je espérer avoir les mêmes dons qu'elle ?

D'un seul coup, un courant d'air s'engouffra dans le grenier, faisant vaciller les flammes des bougies. Hélène poussa un petit cri, et les autres frissonnèrent.

Le oui-ja se mit en action, mais ce ne fut pas à Sabrina qu'elle parla.

Marie regardait ses amies de loin, perdue dans ses tergiversations. Soudain, Sabrina la ramena à la réalité :

— Marie ? C'est pour toi, je crois.

— Qui ça ?

Une voix d'outre-tombe l'appelait.

« Froid... Peur... Aide-moi... Marie... »

Sabrina et ses amies se tournèrent vers Marie d'un air anxieux et inquisiteur.

*« Marie. Attention heure arrive. 16 ans.
Fantôme crie vérité. Cherche derrière silence.
Dans passé et songes. »*

Sabrina se retourna vers Marie et la questionna :

— As-tu compris quelque chose ? Tu sais qui te parle ?

Marie n'en avait aucune idée. Elle secoua la tête tout en se disant que les réponses étaient devant ses yeux.

Le pointeur s'affola. Les jeunes filles le lâchèrent , et il se mit à bouger seul dans tous les sens avant de quitter la planche.

Les regards étaient terrifiés ; certaines se serraient l'une contre l'autre. Hélène, la plus craintive, avait mis sa tête dans les bras de Romane.

— C'est Satan, tu crois ? demanda Marie à Sabrina, qui la fixait intensément.

Sabrina se souvenait que Satan ou un mauvais esprit pouvait revêtir plusieurs formes et plusieurs noms dans ce jeu diabolique. Le fait de sortir de la planche en était un

signe. Dans ce cas-là, elle ne savait pas ce qu'il fallait faire.

Puis, d'un seul coup, un autre courant d'air fit vaciller les bougies et en éteignit quelques-unes.

— *Froid*, murmura une voix féminine venue d'outre-tombe. *Froid... Aidez-moi*. Avant de pouvoir dire quoi que ce soit, un souffle glacial parcourut le grenier et éteignit d'un seul coup toutes les bougies sous les hurlements des jeunes filles terrifiées.

Elles se serrèrent les unes contre les autres avant de finalement s'attaquer à Sabrina, l'instigatrice de ce jeu. C'était elle qui les avait manipulés, qui leur avait fait croire au pouvoir des esprits ! Où était la supercherie ?

— Ah ! Tu nous as bien eues ! s'exclamèrent-elles en chœur.

— C'était quoi, ça ? marmonna Gaëlle.

— Je ne sais pas, avoua Sabrina après avoir rallumé la lumière.

— Allez, ne raconte pas des histoires ! Avec ce que t'a appris ta grand-mère magicienne et sorcière, tu as dû en connaître, des tours pour impressionner tes copines...

— N'importe quoi ! Je n'ai rien inventé ! Tu n'as qu'à fouiller le grenier de Marie ! Où sont le micros et magnétophones pour les voix ? Je vous jure, je n'ai pas voulu vous épater ni vous effrayer. Cela m'aurait servi à quoi ?

Mais seule Marie y croyait. Elle seule savait que tout cela n'était pas que mensonges. Quelqu'un lui avait dit qu'elle allait bientôt avoir des problèmes, qu'elle aurait bientôt des réponses. D'où elle venait, qui elle était. Peu importait la manière dont ça viendrait, par les esprits ou autrement, elle saurait ce que personne ne voulait lui dire, ce que tout le monde lui cachait, ce qu'elle pressentait et qu'on lui niait. Non, disait-on, il ne s'était rien passé dans

son enfance. Non, elle était fille unique. Non, son père n'avait jamais voulu s'occuper d'elle et n'était pas recommandable. Mais pourquoi personne ne lui en disait plus ? Des noms, des dates, des faits... Rien que le vide, l'absence... Pourtant, elle sentait qu'il y avait plus que cela, qu'un être lui manquait.

— Moi, je la crois, s'interposa Marie. Ce n'est pas la première fois que l'on me parle d'un événement qui devrait m'arriver à mes seize ans. Le syndrome anniversaire. Je n'en ai parlé à personne, pas même à Sabrina. Seule sa grand-mère était au courant. Je faisais mon enquête toute seule et je sens bien qu'on me cache des choses dans ma famille, qu'il y a des histoires de famille et que l'on ne veut rien me dire. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi on me met à l'écart. Ma mère est une vraie tombe. Ce que j'ai entendu ne fait que confirmer ce que j'ai déjà entendu de la part de sa grand-mère avant qu'elle ne meure. Paix à son âme.

Marie se souvenait du jour où elle était allée voir la grand-mère rebouteuse de Sabrina, qu'elle aimait comme sa propre grand-mère et pour qui elle avait beaucoup d'affection. Elle était de bon conseil. Elle savait toujours la rassurer. Mais elle lui avait prédit qu'à l'aube de ses seize ans un fantôme allait ressurgir de son passé et que des événements dramatiques allaient être dévoilés. Elle lui avait fait tout un cours sur le syndrome anniversaire et la psychogénéalogie. Quant à ce que les messages lui avaient dévoilé, elle ne savait pas encore ce qu'elle allait en faire. Sabrina avait raison : elle était réellement aussi douée que sa grand-mère, et elle ne doutait plus de la réalité de ce qu'elle avait vécu l'instant précédent.

— Ah ! Enfin quelqu'un qui ne me prend pas pour un guignol ou une rigolote qui veut faire peur à tout le monde ! Merci, Marie, d'être de mon côté.

— Bon, ce n'est pas tout, mais je n'ai plus trop envie de rester dans le grenier, trancha Hélène, qui avait eu son quota de frayeur pour la soirée et se montrait impatiente de redescendre en se levant et emportant déjà une partie des aliments.

— Pareil, l'approuvèrent-elles toutes en chœur.

Alors, elles redescendirent les vieilles marches en bois de l'ancienne bâtisse, qui craquaient sous leur poids. On entendait encore le vent hurler dans le fond du grenier. Marie frissonna encore une fois.

— Je crois que je ne suis pas prête à recommencer de sitôt, et peut-être même pas dans cette vie ! s'exclama Romane

Hélène et Florence approuvèrent aussi, mais Marie était toujours dans le doute. Elle serait sûrement prête à une autre expérience, s'il fallait découvrir les secrets de famille qui pesaient sur son existence. Marie entendait encore dans ses pensées la voix effrayante qui s'était manifestée. Ses amies discutaient de leur frayeur, et elle se dit qu'elle aussi avait eu peur, très peur. Elle se sentait en accord avec ses amies sur ce point-là. C'était une expérience riche en émotions.

— Tu as vu comment je tremblais ?! s'écria Florence.

— Moi, j'ai eu un peu peur, mais sans plus, répliqua Gaëlle. Je n'ai jamais cru à toute cette histoire ! C'est du délire ! À mon avis, c'est Sabrina qui faisait bouger le oui-ja !

— N'importe quoi ! Tu avais l'air d'y croire, tout à l'heure, quand tu as vu les mots se former, juste avant de pleurer !

— Moi, pleurer ? Je ne pleure jamais ! s'indigna Gaëlle.

Marie fit diversion en les dirigeant vers la cuisine :

— Vous avez un petit creux ?

— Pas trop, je crois que ça m’a coupé l’appétit.

— Moi, j’ai toujours faim, pas de soucis, assura Hélène, qui se jeta sur le premier paquet de chips.

Hélène, bien sûr, était toujours la première à compenser son mal être par la nourriture. Mais en la voyant manger de si bon cœur, les autres se mirent à manger aussi.

Puis, rassasiées, elles s’installèrent ensuite pour s’esclaffer devant des vidéos *YouTube* sur l’ordinateur de Marie et oublièrent ainsi leur peur de tout à l’heure face aux fantômes.

Plus tard dans la nuit, les lits furent installés dans la grande chambre à côté de la mezzanine, le seul endroit de la maison où les six filles pouvaient être collées les unes aux autres. Après une soirée riche comme celle-ci, elles avaient besoin de se tenir serrées pour se rassurer.

— Tu crois que les fantômes peuvent hanter une maison après avoir fait une séance de oui-ja ? demanda Gaëlle à Sabrina.

Hélène s’insurgea en lançant un oreiller à la tête de Gaëlle :

— Non ! C’est que dans les films qu’on voit ça ! Tu le fais exprès, ou tu veux qu’on reste éveillées toute la nuit à cause du moindre bruit ?! C’est bon ! Je crois que je ne vais pas fermer l’œil de la nuit, maintenant ! Merci beaucoup !

— Il y a toujours des bruits dans une maison où il y a du bois, les rassura Marie. Je peux même parfois entendre les oiseaux voler dans le grenier de ma chambre ! Ce n’est rien : il n’y a pas de fantôme ici, et il n’y en aura jamais.

Marie se sentait bien, chez elle. Sa mère avait fait de leur longère un havre de paix. Rien ne pouvait lui arriver tant qu’elle habiterait ici. Il y avait de bonnes vibrations. Elle le savait. Sabrina le lui avait dit en rentrant dans la

maison. Quand on rentrait chez elle, on y voyait une décoration raffinée, à l'esprit campagne et *shabby chic*. Lorsqu'elle rentrait, elle se sentait apaisée par sa douceur. Elle se sentait protégée et emmitouflée dans un cocon de chaleureuse sécurité. La maison reflétait l'âme d'une artiste, d'une femme en paix et sereine qui voulait offrir l'amour à sa famille en créant cet espace hors du monde. Sa mère y avait mis tout son cœur pour patiner les meubles et était allée faire les brocantes pour chiner des perles de beauté. La chambre parentale resplendissait également de cette harmonie. Un havre de paix. Ses amies y étaient toujours les bienvenues ; la maison était toujours accueillante, propre et bien entretenue.

Il ne pouvait donc rien leur arriver. Cette maison, malgré les secrets de sa mère, reflétait le bonheur, la sérénité, l'envie de se laisser aller au sommeil pour profiter d'une nuit peuplée de rêves aussi apaisants que merveilleux. Elles pouvaient dormir tranquilles.

— Marie, chuchota Sabrina, tu pourras m'en dire plus sur ce que t'a dit ma grand-mère ? Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— Plus tard. Je crois que tout le monde est fatigué...

Enfin c'était surtout Marie qui était épuisée. Ses nerfs tendus toute la journée d'avoir espéré découvrir des réponses sur son passé avaient eu raison d'elle. Elle n'entendit même pas les conversations de ses amies tandis qu'elle sombrait dans un sommeil agité.

Marie rêva de fantômes et de l'océan. Elle semblait voler au-dessus de cette immensité, mais elle tomba abruptement, comme si elle était aspirée par le gouffre sous son corps. Des oiseaux semblaient dormir sur leur rocher, tandis qu'un corps coulait dans la mer sous un ciel surplombé d'une demi-lune au-dessus d'une côte de

granite rose. Les vagues engloutissaient le corps qui hurlait d'une voix féminine :

— Tu m'as tué !

Seule une main se dressait hors de l'eau comme pour qu'on la prenne et qu'on la retienne avant qu'elle ne sombre dans les profondeurs de la mer.

Marie se réveilla en sursaut au milieu de la nuit avec l'impression de ne plus respirer. Elle reprit son souffle, haletante et en sueur, puis se redressa, hagarde, cherchant où elle se trouvait. Avec ses amies. Elles dormaient toutes. Elle n'osa pas réveiller Sabrina, qui était à ses côtés. Mais la sensation d'étouffement avait été si réelle qu'elle avait du mal à se sentir rassurée. Elle avait cru se noyer. Et si elle revivait en cauchemar un souvenir enfoui ? En effet, la voix était la même. La même pendant la séance de spiritisme que dans le rêve, où elle l'interpellait. Qui avait tué qui ? Des pensées bouillonnaient dans son esprit, tournaient en boucle sans avoir de réponse. Elle attendit de retrouver son calme pour se recoucher. Un cauchemar, ce n'était qu'un cauchemar...

Elle veilla longtemps avant de pouvoir se rendormir, au petit matin.

— Alors ? Tu m'expliques ? demanda Sabrina à Marie. Que t'a dit ma grand-mère ? C'est quoi cette histoire de fantômes ?

Sabrina était au courant des recherches de son amie pour retrouver les traces de son père inconnu, mais quel était le lien avec la séance de spiritisme ? Le lien avec son père ?

— Ma mère ne me donne aucun indice. J'espérais que les morts me le diraient ! Ta grand-mère m'a prédit qu'à l'aube de mes seize ans il allait arriver un drame. Que les songes me guideraient ! Je suis aussi paumée qu'avant !

Les deux amies d'enfance avaient de nombreux points communs, et notamment leur goût pour le spiritisme. Marie était depuis longtemps adepte d'ésotérisme et des légendes qui alimentent depuis des siècles l'histoire des villages français. Elle regardait des émissions sur les contes et légendes, mais lisait aussi des livres sur le sujet. Elle adorait le paranormal, et, comme toutes les adolescentes de sa génération, elle restait incollable sur les séries télévisées de l'étrange telles que X-Files ou d'autres du genre.

Selon les ragots du village, on disait que la grand-mère de son amie Sabrina était une sorcière. En vérité, elle était juste guérisseuse et utilisait la psychologie, les plantes et les enseignements de ses ancêtres, un peu de bons sens, d'amour et beaucoup d'écoute. Rien d'autre. Elle pratiquait aussi la généalogie. Elle était un peu bizarre, certes, mais elle était très demandée, à la fois pour des conseils, car elle avait une perspicacité indéniable pour traverser les nombreux aléas de la vie et une vision

quasi prophétique de certains événements. Sabrina n'aimait pas trop qu'on traite sa grand-mère de sorcière. Elle ne méritait pas cette part de noirceur que ce mot lui prêtait, et elle était plus que cela, surtout pour sa petite-fille qui l'adorait. Elle avait un don qui profitait à bien des personnes qui la consultaient. Elle la regrettait beaucoup, d'ailleurs, depuis qu'elle était morte quelques mois seulement auparavant. La douleur était encore prégnante. Elle lui manquait.

Marie était allée la voir juste avant sa mort et plusieurs fois au cours de sa vie, bien avant, férue de sa science et de sa finesse en matière de généalogie. Elle l'admirait beaucoup et s'était attachée à elle aussi. C'était un peu comme une grand-mère, un guide spirituel. Elle aimait quand cette vieille femme lui prenait la main, lui souriait avec des yeux pétillants et pleins de chaleur. Cette femme lui disait qu'elle ressemblait à une personne qui, dans son temps, était aussi belle qu'elle et qui avait bon cœur, mais que la vie avait blessé.

— Tu as un visage d'ange, tout comme elle.

Elle était d'une intuition presque divine et d'une clarté d'esprit qui étonnaient toujours ceux et celles qui allaient la voir pour ses conseils. Marie rêvait de posséder ce pouvoir de faire le bien en observant les personnes et leur vie, leurs mains, et de savoir en un clin d'œil s'ils auraient une destinée épique, sombre ou plate comme l'eau d'un étang.

Cette vieille dame lui avait prophétisé de faire attention à elle à l'aube de sa seizième année à cause d'un fantôme. Un syndrome anniversaire, selon elle, se résumait à la répétition inconsciente d'un événement autour de la date anniversaire à laquelle elle se rattache. C'est de la psychogénéalogie. Pour certains tenants de la psychogénéalogie, certaines blessures ou traumatismes

s'ancrant dans l'inconscient de la personne qui les subit, mais aussi dans celui de leurs descendants. Marie se posait des questions sur ce fameux fantôme et s'était du coup passionnée pour la généalogie et de ses ancêtres. Elle sentait une réticence évidente de la part de sa famille en général et de sa mère en particulier. Cette dernière érigeait un vrai mur autour de l'histoire familiale, ce qui la confortait encore plus dans l'idée qu'il devait y avoir un secret. Le silence le sous-entend en général. Elle ne pourrait certainement rien tirer de son père, un inconnu dont sa mère s'était séparée quand elle était petite et qui n'a jamais donné de nouvelles. Elle ne savait pas où elle était née et avait envoyé ses papiers d'identité à plusieurs mairies. Était-elle née à l'hôpital ou à domicile ? Elle ne le savait pas, et sa mère ne voulait pas en parler. L'expérience était selon elle trop douloureuse pour qu'elle veuille ou même puisse seulement la raconter. Quel était ce passé, ce secret qui pouvait mettre sa mère dans un tel état de profond mutisme et de désarroi à l'idée même de revivre sa conception avec le père de Marie ? Elle avait plusieurs fois interrogé sa mère, mais en vain. Marie enrageait, blessée de ne savoir qui elle était et d'où elle venait. Elle avait cherché à comprendre sa mère, mais son besoin de connaître ses origines était trop fort pour qu'elle puisse se contenter de ce silence qui planait autour de sa famille ou des quelques explications et murmures de sa mère, qui cherchait à la protéger et à se protéger, disait-elle. Mais Marie en concevait une rage sourde. De quoi voulait-on la protéger, elle que cette ignorance rongerait ? Quelles souffrances pouvaient donc bien rester si vivaces derrière ce secret ? Telle une détective, elle fouillait partout en quête de traces de son passé et de ses ancêtres. Parce que la peur qui sourdait de ce silence pesait moins lourd que le désir de savoir et de comprendre.

Elle discutait avec Sabrina, de temps à autre, de leur vie, de leur enfance, et elle sentait le décalage. Elle allait chez ses amies, qui pour la plupart avaient des parents mariés, ou un père et une mère en garde alternée, si les parents étaient divorcés, et elle ressentait chaque fois le poids de ce vide dans son existence.

Sabrina était sa meilleure amie depuis la primaire et vivait dans le même village de Normandie, à quarante-cinq minutes d'Évreux. Elle vivait dans une belle longère, avec un grand grenier où elle aimait s'adonner parfois à des explorations solitaires comme fouiller dans les trésors de ses ancêtres ou lire des livres qui traitaient de psychologie. Marie n'avait jamais su expliquer son sentiment de différence par rapport aux autres adolescentes de son âge. Elle avait toujours senti un manque en elle, de quelque chose — ou de quelqu'un. Peut-être son père, pensait-elle, avec qui elle n'avait jamais eu aucun contact qu'elle puisse se rappeler, car sa mère ne voulait pas. Mais comment pouvait-elle manquer d'un père qu'elle n'avait pas connu ? Peut-être que sa mère avait raison, au fond... Elle tentait parfois encore de s'en convaincre. Que sa mère et elle formaient un duo suffisant, et que, même si parfois elles ne se comprenaient pas toujours, notamment car sa mère la voulait épanouie et sociable à travers l'existence dans sa vie d'un petit ami, alors que, pour Marie, ce n'était pas du tout d'actualité. Pour elle, c'étaient ses études qui comptaient. Trop sérieuse, peut-être ? En tout cas d'après ses amies. Mais quoi qu'elle fasse pour détourner son attention de sa quête, elle ne pouvait ignorer ce manque à combler qui faisait comme un gouffre glacé dans son ventre et dans son esprit. Pourquoi avait-elle toujours désiré ardemment avoir une grande sœur ? Pour pouvoir lui expliquer la vie ? Elle sentait parfois peser sur elle une immense solitude et

un poids qu'elle ne comprenait pas elle-même. Elle cherchait alors dans la psychologie et la généalogie des réponses à ses questions.

Il semblait que sa mère avait toujours vécu seule depuis sa rupture avec son père. Elle était aide-soignante auprès de personnes âgées parfois lourdement handicapées. En cela, sa mère et elle se rejoignaient dans leur volonté d'aider autrui. Elles discutaient parfois de longs moments de sujets d'actualité et de la dureté de la vie : le handicap, la maltraitance, la misère, le racisme... Elles avaient à peu près les mêmes valeurs, ce que Marie savait apprécier, car elle savait que toutes les familles n'étaient pas dans le même cas. Il n'est pas rare que dans de petits villages, ce soient les vieilles habitudes nationalistes et racistes qui refassent surface, et l'on constate souvent lors des élections un sursaut vers les partis nationalistes. Ce que déploraient les deux femmes. Marie était fière d'avoir une mère qui avait des valeurs humanistes et altruistes. Cependant, elle ne comprenait pas ce silence sur leur passé, et en particulier sur qui était son père. Elle ne savait pas quelle souffrance sa mère avait pu endurer, mais elle aurait parfois voulu pouvoir lui extirper les vers du nez pour comprendre son mutisme sur cette partie de leur vie. Marie voulait connaître ses origines, et c'était son droit. *Était-ce un truand ? Avait-il tué ? L'avait-il battue ? Était-ce un pervers ? Était-il mort ? Ou vivait-il avec des dizaines de femmes au milieu d'un harem ? Que sais-je ?* se disait-elle. *On peut tout imaginer, dans ce cas-là. Était-il français ou étranger ? Était-il reparti dans son pays ?* Elle s'imaginait un bel étranger qui avait courtoisé sa mère et avec qui elle avait eu une histoire d'amour passionnée avant de devoir retourner dans son pays sans savoir qu'il avait une fille. Elle rêvait d'un homme qui lui ressemblait — elle l'idéalisait. Elle

n'avait pas de photo, alors elle s'en faisait une image. Afin peut-être de combler le vide qui parfois la submergeait.

— Si tu savais comme je t'envie ! D'avoir un père, de pouvoir sortir en famille, d'avoir une vraie famille !

Marie regardait les photos de famille de Sabrina en compagnie de son amie —des centaines de moments qu'elle avait pu passer en famille... Marie était avide du bonheur des autres, d'écouter son amie détailler de long en large ses journées passées en tête à tête avec son père.

— Il y a des avantages et des inconvénients, tu sais, relativisa Sabrina. On est plus nombreux pour partager les joies, mais aussi les peines et les querelles ! Et puis, avoir un frère n'est pas toujours facile ! Maxime et moi, c'est parfois la guerre. Maxime fait une tête de plus que moi, et pourtant cet enquiquineur n'arrête pas de me pouiller pour un rien...

— Parfois être fille unique me pèse, soupira Marie, que les arguments de son amie n'atteignaient pas. Tu es une veinarde. Je rêve d'avoir un frère ou une sœur...

Elle aurait parfois aimé être dans la peau de son amie pour profiter ne serait-ce que d'une seule journée de ce bonheur d'être aussi complice avec son père. Mais Sabrina tenta en vain de la consoler :

— Je peux t'assurer que ce n'est pas simple tous les jours, pourtant ! Quand il hurlait parce qu'il voulait qu'on compte les frites dans nos deux assiettes pour être sûr que je n'en avais pas une de plus que lui, je peux te dire que cela usait les tympans ! Maintenant, un peu moins, mais il est toujours aussi jaloux !

— Oui, une famille normale en somme ! Ma mère ne veut rien me dire sur mon passé. C'est le vide, le néant complet. Je me sens comme amputée. Je ne sais pas qui je suis.

— Tu es toi ! Marie, avec tous tes défauts et qualités, et c'est ça qui fait de toi une personne unique ! J'espère de tout cœur que tu auras la réponse à tes questions, mais tu n'es pas vide. Le passé ne fait pas tout d'une personne : il y a aussi ce qu'on construit chaque jour, comme nos souvenirs.

Alors, Marie réfléchit. Qu'est-ce qui faisait d'elle ce qu'elle était ? Elle était sûre que même si le passé ne faisait pas tout, il y contribuait grandement. Elle en était d'autant plus convaincue qu'elle ressentait en elle la conviction profonde qu'il fallait qu'elle découvre ses origines. Contempler la vie de ses amies par procuration ne la satisfaisait plus. Les éternelles excuses de sa mère pour la culpabiliser l'avaient lassée et ne faisaient plus mouche dans le cœur de Marie. Elle voulait plus. Elle voulait retrouver ce passé qu'elle avait perdu. Qu'on lui avait volé !

Marie n'avait pas eu les joies d'une vraie famille, elle n'avait pas de passé, elle n'avait pas de père, et elle se sentait spoliée d'une partie d'elle comme si on lui avait volé son histoire. Elle parviendrait coûte que coûte et par tous les moyens à savoir ce qu'il en était. C'était sa vie, ses souvenirs, son histoire et sa famille...

Marie s'examinait parfois devant un miroir. Qui était-elle ? Est-ce qu'elle ressemblait à son père ? Avait-elle son nez ? Ses yeux ? Elle était une jeune fille pétillante, blonde aux yeux bleus, élancée et fine comme sa mère. Elle vivait dans la campagne normande dans une vieille bâtisse de pierres et de bois. Elle aimait les vieilles maisons qui recelaient toujours de nombreux secrets dans leur grenier, mais aussi les villages typiques, gardiens de leurs histoires qu'elle retrouvait quand elle se rendait aux archives départementales. Connaître l'histoire de son village, de sa maison, mais surtout celle de sa famille pour laquelle elle

avait peu de renseignements avait toujours été sa passion. Tout comme rechercher les mystères de l'âme humaine, leurs secrets les plus enfouis et la manière de les guérir avait toujours été sa préoccupation. Peut-être pour se guérir elle-même d'un secret de famille qu'elle suspectait depuis longtemps à cause de cet étouffant silence au sujet de ses origines. Guérir de son enfance, de son passé et d'un traumatisme familial : voilà ce qui la mouvait.

Sabrina avait découvert un oui-ja dans les affaires de son aïeule décédée en cherchant un souvenir d'elle. Cela avait été une aubaine, la famille de Marie étant une vraie tombe.

Pourquoi ne pas passer par de vrais fantômes ? Avaient-elles pensé. *Ils parleraient peut-être plus que les vivants ?* L'idée pouvait paraître saugrenue, mais personne ne voulait rien lui dire, et les archives départementales ne faisaient pas état de son histoire familiale, alors elle avait tenté de suivre cette piste. Et elle ne le regrettait pas, même si elle avait tiré de cette voix sépulcrale plus de questions que de réponses...

Lorsqu'une nouvelle fois Marie l'interrogea sur ses ancêtres, sa mère répéta ce qu'elle avait toujours dit. Après cette soirée avec Sabrina et leur discussion au sujet de la famille, elle était encore plus de déterminée à découvrir d'où elle venait et qui elle était — c'était presque une rage permanente qui bouillonnait en elle.

Depuis qu'elle l'interrogeait, elle avait appris de sa mère qu'elle avait accouché bien après avoir trouvé son travail stable d'aide-soignante à la maison de retraite voisine de l'hôpital d'Evreux. Elle avait attendu d'avoir plus de la trentaine passée et d'avoir la certitude d'avoir de bons revenus pour subvenir aux besoins de son enfant avant d'entamer une grossesse avec son père, qui n'était plus là. Elle avait dit qu'elle ne désirait qu'un seul enfant. Mais, lorsque Marie insistait pour savoir ce qui s'était passé avant sa naissance, la vie de sa famille avant la rencontre de sa mère avec son vrai père et ce qui l'avait poussée à la rupture, ce qui faisait que son père n'avait jamais donné signe de vie, elle avait pour seule et unique réponse le fait qu'il n'était pas doué pour être père.

— Est-ce que je lui ressemble ou est-ce que je te ressemble ?

— Non, tu me ressembles, heureusement ! C'est un salaud, comme tous les hommes — enfin presque. J'espère que tu n'en rencontreras pas et que tu trouveras l'amour avec un homme merveilleux, doux et attentionné qui ne fera de mal ni à toi ni à tes enfants ! Pas un pervers ni un homme violent !

— Pourquoi ? Papa t'a frappée ?

— Non. Ni toi ni moi.